

L'éclipse du savoir de Lindsay Waters

Les humanités en ruine

L'université américaine produit « *des montagnes de livres que personne ne lit* ». L'hyper-productivité, clef de la réussite académique, entraîne cette crise du livre, symptôme d'une éclipse du savoir selon Lindsay Waters.

JEAN-JACQUES COURTINE

PROFESSEUR D'ANTHROPOLOGIE, UNIVERSITÉ DE LA SORBONNE NOUVELLE (PARIS III),
EMERITUS PROFESSOR, UNIVERSITY OF CALIFORNIA (SANTA BARBARA).

Ce livre de Lindsay Waters est un cri d'alarme. Celui qui le lance se trouve en un lieu d'où l'on jouit d'une vision panoramique du désastre : les Presses de l'Université de Harvard, fleuron de l'édition universitaire nord-américaine, dont Lindsay Waters assume les plus hautes responsabilités éditoriales. Ce désastre est bien celui du livre. Il provoque ses plus grands dégâts dans les domaines où s'élabore, se préserve et se transmet la culture : la philosophie, la littérature, les sciences humaines.

L'ouvrage va à l'encontre des idées reçues. Modèle de réussite scientifique, l'université nord-américaine est dotée de capacités financières sans commune mesure avec ses rivales européennes – et plus encore françaises. Elle jouit d'un prestige sans égal, trustant les places sur le podium des classements de Shanghai. Et pourtant, ce prestige et cette richesse masquent, dans le domaine des humanités, une véri-

table misère intellectuelle, nous révèle Lindsay Waters, observateur lucide des sciences humaines outre-Atlantique. Son analyse s'ouvre sur un constat simple : l'université américaine produit « *des montagnes de livres, que personne ne lit* ». Mais surtout des livres médiocres, production mécanique de publications sans importance. L'innovation y semble proscrite, la curiosité intellectuelle mal venue, une censure insidieuse s'y répand qui limite le champ de la pensée aux conformismes du statu quo.

« *Je proteste ici au nom des bons livres, noyés dans le flot des mauvais* », confie Waters. Il n'en reste cependant pas là. Il recherche les causes de cette crise du livre qu'il traite comme le symptôme majeur d'une éclipse du savoir : « *La commercialisation de l'enseignement supérieur a provoqué un arrêt de l'innovation dans les départements où l'on enseigne les humanités à l'université* ».

Celle-ci a été remodelée, après la Seconde

Guerre mondiale, selon les normes de l'entreprise américaine. L'extension continue du marché a, peu à peu, introduit, dans le lieu du savoir, l'exigence industrielle d'une production accrue qui en est venue à dépouiller les livres de tout autre sens que celui d'être des unités comptables.

PUBLIER POUR EXISTER

Qu'importent les incertitudes de la pensée, la lente gestation des idées, le temps que l'on accordait hier encore à la maturation du savoir : il faut dorénavant publier plus pour gagner plus, ou tout simplement pour exister. L'hyper-productivité est la clef de la réussite académique. Une bureaucratie envahissante en tient la comptabilité tatillonne et redistribue à chacun, en postes et promotions, les fruits de son acharnement quantitatif.

L'auteur de ces lignes, alors qu'il enseignait à l'Université de Californie, se souvient d'avoir entendu, au sein du comité attribuant la prestigieuse et lucrative « bourse du président de l'université », l'une de ses collègues s'exclamer, subjuguée, à propos d'un candidat : « *The guy has nine books!* » (1). Tout était dit.

Lindsay Waters n'est pas le premier à s'être alarmé de cette éclipse contemporaine de la connaissance. Weber, Husserl, Adorno, Horkheimer ou Arendt – pour ne mentionner qu'eux – avaient su discerner dans la modernité la récurrence d'une crise du jugement critique confronté au développement de la technique, à l'extension du marché, à l'emprise grandissante de la consommation et de la bureaucratie. « *La tendance à la bureaucratisation de l'université a été mortelle pour les humanités au cours des trois dernières décennies* », confirme *L'éclipse du savoir*.

Cette crise s'est aggravée depuis. Si l'on suit Waters, ce sont les fondements matériels mêmes de la production et de la transmission de la culture – le livre imprimé – qui sont aujourd'hui menacés par la « révolution managériale » que le néolibéralisme promeut dans le monde du savoir.

Cette dérive ne concerne pas que la seule université américaine. Il existe aujourd'hui, ici même, des projets politiques pour vouloir égarer l'enseignement supérieur dans la voie dont Waters démontre l'impasse. Ainsi, c'est sur une base purement bureaucratique et comptable que l'AERES (2) introduit la discrimination qu'elle s'efforce de promouvoir entre « enseignants publiant » et « non publiant ».

On lira donc avec inquiétude dans le livre de Lindsay Waters les effets, ici comme là-bas, de cette « montée de l'insignifiance » dans les humanités : indifférence au contenu des livres, hostilité à l'égard des idées, cloisonnement du champ en discours spécialisés, exercice du jugement critique remplacé par l'*outsourcing*, ces « expertises » extérieures qui aboutissent à l'abandon de la faculté de juger, à la peur même de penser.

Le résultat de tout cela ? « *L'université et le libre usage de l'intelligence ne marchent pas bras dessus, bras dessous, elles sont le plus souvent aux prises dans une lutte à mort* », constate *L'éclipse du savoir*. Ce livre courageux et dérangeant invite les universitaires – ceux du moins qui ne sont pas encore résignés à la dénaturation de leur travail – au libre exercice de la curiosité intellectuelle, aux déplacements transdisciplinaires audacieux, à la force des convictions, à une éthique de l'écriture qui fasse sa place au silence et à la durée.

« *Je tente dans cet essai de pousser les universitaires à prendre les mesures nécessaires afin de défendre et de protéger l'indépendance de leurs activités, l'écriture des livres [...], de la façon dont ils les considéraient jadis, avant que le marché ne devienne notre prison, et que la valeur des livres ne se soit dépréciée. [...] Je considère que notre manie contemporaine de publier est une insulte majeure à la dignité de la pensée* », ajoute-t-il pour finir. Redonner sa dignité à la pensée, reconstruire des humanités en ruine... Là-bas tout comme ici, il n'y a plus un instant à perdre. ■

Jean-Jacques Courtine

→ Notes/Références

WATERS, L. *L'éclipse du savoir*. Paris : Allia, mars 2007. 6,10 euros. Traduction de : Jean-Jacques Courtine. Le site des éditions Allia : www.alliaeditions.com. ISBN 2-844-85270-X.

1. « Ce type a publié neuf livres ! »

2. Agence pour l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur.